

## Quand des élèves flamands et francophones se rencontrent...

### Les stéréotypes communautaires en Belgique à l'épreuve de la pédagogie interculturelle

Dorothée Maréchal

Les Flamands et les Wallons ne se connaissent pas. Ou plutôt, ils n'ont les uns des autres qu'une image souvent déformée et stéréotypée. Ce n'est pourtant pas faute d'intérêt pour la communauté voisine. J'en ai rencontré<sup>1</sup> beaucoup, des personnes enthousiasmées par l'idée d'établir un contact avec l'autre groupe. Un contact, oui, mais comment ?

Le terme d'« interculturel » évoque souvent les rapports avec des populations issues de contrées plus ou moins lointaines et exotiques. Néanmoins, ici aussi il s'agira de « pédagogie interculturelle ». Le travail rapporté dans ces pages<sup>2</sup> se présente à la fois comme une recherche théorique sur les stéréotypes que Flamands et francophones ont les uns des autres, et comme le récit d'une expérience pratique : un échange scolaire<sup>3</sup>.

Ainsi, dans un premier temps, j'esquisserai d'abord une définition du stéréotype, puis un inventaire des clichés qui circulent en Belgique, pour finalement déconstruire ceux-ci en regard des phénomènes historiques et actuels. En deuxième lieu, je m'attarderai sur le « pourquoi » et le « comment » de la pédagogie interculturelle en général et des échanges en particulier. Enfin, une attention particulière sera portée à l'échange vécu, tant du point de vue de ses fondements que de son déroulement et des conclusions à en tirer.

#### Qu'est-ce qu'un stéréotype ?

Outre son usage courant, la notion de stéréotype est utilisée dans divers domaines : linguistique, littérature, sciences sociales. Si les mécanismes sont semblables dans ces trois catégories, c'est néanmoins la dernière qui sera envisagée ici. Le stéréotype social, tout comme ses homologues discursifs, est souvent lié à d'autres termes du même champ sémantique : *cliché* (le seul considéré comme synonyme), *poncif*, *topos* (ou *lieu com-*

---

<sup>1</sup> Étant donné mon implication dans cette recherche, il m'a semblé davantage approprié de substituer au *nous* académique un *je* plus personnel.

<sup>2</sup> Cet article résume mon mémoire de licence en langues et littératures romanes, présenté à l'U.C.L. en septembre 2003 sous la direction de messieurs Luc Collès et Jean-Louis Dufays. Le texte est consultable à la bibliothèque de l'U.C.L. ou sur internet : <http://users.skynet.be/quand-des-eleves> .

<sup>3</sup> Cet échange a été organisé durant l'année scolaire 2002-2003 entre des classes de cinquième secondaire de Mater Dei (Leuven) et de l'I.V.B. (Braine-l'Alleud).

mun), *idée reçue*, *préjugé*. Parmi toutes ces notions, une seule retiendra notre attention : la *représentation*.

En psychologie, une *représentation mentale* est le contenu d'un acte de pensée, l'idée personnelle d'un individu à propos de quelque chose, sa façon de percevoir et de connaître<sup>4</sup> une réalité. Lorsqu'on parle de *représentation sociale* ou *collective*, par contre, on pénètre dans le domaine des groupes sociaux. Cette notion provient de la psychologie sociale, science qui traite de l'image que les membres d'un groupe se font d'eux-mêmes (*endogroupe* ou *in-group*) et des autres (*exogroupe* ou *out-group*). Dans cette optique, une représentation est un savoir « naïf » construit à partir de l'expérience de la réalité, et qui sera ensuite réactivé pour décoder cette réalité et agir sur elle. On peut la définir comme « une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social<sup>5</sup>. »

Le *stéréotype*, quant à lui, est une sorte de représentation particulièrement généralisante, simplifiée et rigide. Néanmoins, toute représentation se situe quelque part sur un continuum entre fixité et variabilité, simplisme et complexité, généralisation et individualisation. C'est donc le regard de l'observateur qui la positionnera sur ce continuum et décidera s'il y a lieu de lui donner le nom de stéréotype.

La genèse d'un stéréotype est faite de différents phénomènes, dont voici les plus importants. Tout d'abord, le processus cognitif de *catégorisation* permet de simplifier la réalité, trop complexe pour être appréhendée telle quelle. Les catégories, pour être efficaces, doivent à la fois posséder une grande homogénéité interne et être bien distinctes les unes des autres. Ceci implique les mécanismes de *surinclusion* et de *surexclusion* : le fait d'inclure un objet dans une catégorie ou de l'en exclure abusivement, en surestimant d'une part les différences entre objets de catégories distinctes, et d'autre part les ressemblances entre objets d'une même catégorie. Mais le stéréotype naît surtout de la *généralisation* : lorsque les traits spécifiques sont considérés non seulement comme représentatifs mais aussi comme constitutifs de la catégorie, et que l'on extrapole un trait à l'ensemble des membres du groupe. Un stéréotype provient donc en général de l'action de tous ces phénomènes (entre autres) sur la réalité. Néanmoins, nombre de stéréotypes se propagent aussi sans aucune base objective.

L'utilité des stéréotypes se décline sur deux plans. Tout d'abord, et pour autant qu'on les emploie avec prudence, ils sont souvent utiles au niveau de la *cognition sociale* (ce qui influence l'acquisition et le rappel de l'information que nous possédons au sujet des autres). Ensuite, les stéréotypes présentent aussi un double intérêt au niveau de *l'identité sociale*. Premièrement, ils jouent un rôle fondamental dans la cohésion du *groupe* en ce sens qu'ils relèvent d'une volonté d'affirmation de ce groupe lui-même par opposition aux autres. Et deuxièmement, l'adhésion à une image partagée par un groupe est un moyen pour *l'individu* de proclamer indirectement son identification à cette collectivité dont il veut faire partie. (Notons ici que chacun de nous possède autant d'identités sociales que d'appartenances : une personne peut être à la fois belge, d'origine italienne, membre de tel club de football, etc.)

---

<sup>4</sup> Cet article applique les recommandations orthographiques du Conseil supérieur de la langue française parues dans le *Journal officiel de la République française* du 6 décembre 1990.

<sup>5</sup> D. Jodelet, *Représentations sociales : un domaine en expansion* dans D. Jodelet, dir., *Les représentations sociales*, 1999, p.53.

## Les stéréotypes en Belgique

Comment se définit l'identité sociale dans un contexte aussi complexe que la Belgique fédérale ? Plusieurs concepts sont en jeu : la *nationalité administrative* (État belge) et la *résidence* (régions territoriales) sont faciles à déterminer et objectifs. La *langue* (communautés linguistiques) est déjà plus difficile à cerner, car on peut en parler plusieurs à la fois. Mais le critère le plus fondamental et également le plus subjectif est le *sentiment d'appartenance*, qui peut s'appliquer simultanément à tous les groupes possibles et imaginables (linguistique, religieux, sportif...), car l'identité est multiple et en construction permanente. Au contraire, les stéréotypes, champions de l'amalgame, confondent souvent Flamands et néerlandophones, Wallons et francophones. Par ailleurs, leur fixité leur octroie parfois une longévité plus importante que la réalité sociale qui les a fait apparaître.

S'il ne fallait retenir qu'une image pour chacune des deux grandes régions, ce serait bien sûr la mer au Nord et les Ardennes au Sud. Les paysages de la Wallonie naturelle mais aussi industrielle hantent nombre de consciences, et on oppose souvent son économie « stagnante » et « passéiste » à une Flandre moderne et dynamique. D'où le cliché d'une Wallonie paupérisée et vivant aux crochets de ses voisins du Nord, pour leur part matérialistes et par trop arrogants. Ce triomphalisme reproché aux Flamands est d'ailleurs lié à leur impression d'avoir traversé des siècles de domination avant de pouvoir enfin prendre en mains leur réussite. D'où également une identité communautaire beaucoup plus prononcée au Nord qu'au Sud du pays. Et lorsque celle-ci s'exprime un peu fort sur la scène politique, c'est parfois toute la Flandre qui donne une impression globalement intolérante et nationaliste, par opposition à la Wallonie qu'une immigration importante aurait rendue plus ouverte et multiculturelle. Toutefois, on reconnaît également une telle attitude d'ouverture à la Flandre moderne. Enfin, l'image politique d'une Wallonie socialiste et peuplée de grévistes est encore présente, par opposition à des Flamands « casseurs de grèves ».

De la Flandre, tous ont aussi en mémoire le prestigieux héritage culturel (architecture, peinture). Ici encore en outre, les Flamands vantent leur attitude moderne et créative, ainsi que leur marché de la culture bien vivant. En Wallonie au contraire, on déplore une mentalité passive et conservatrice, contrebalancée toutefois par une certaine créativité (cinéma, B.D.). Pour ce qui est de la langue, les francophones semblent parfois souffrir d'un complexe de supériorité dû à l'importance de la langue française dans le monde, qui les rend aussi peu doués en langues que les Flamands sont vus comme des polyglottes avertis. Du côté néerlandophone, le complexe de supériorité est, lui, lié à l'économie florissante, et conduirait à une attitude revendicatrice en politique.

Sur le plan du caractère, si tous les Belges sont considérés comme des « bons vivants », c'est surtout aux Wallons que l'on reconnaît une qualité de vie « latine » ou encore « méditerranéenne ». Mais leur spontanéité impliquerait également des traits négatifs comme inconstance, paresse et laxisme. Les Flamands, au contraire, seraient pourvus de toutes les caractéristiques « nordiques » : l'ardeur au travail, la ténacité, la rigueur et la structure. On oppose parfois aussi des francophones prétentieux et vantards à des Flamands balourds et « paysans ». Des deux côtés de la frontière linguistique, on trouve encore un complexe d'infériorité qui engendre au Nord manque de confiance en soi et modestie ; au Sud, frein aux ambitions et autodérision. Enfin, les Belges partageraient un sentiment anti-étatique mêlé d'individualisme, ainsi qu'un attachement aux particularités locales.

## Origines historiques et actuelles des stéréotypes

Certains trouvent les racines de ce rejet de l'autorité caractéristique des Belges dans la multitude de dominations subies par le pays avant 1830. Pourtant, à l'époque, ces dirigeants « étrangers » étaient bien reconnus par les provinces. En outre, chez les Flamands, le souvenir d'anciennes « oppressions » occulte le fait que, bien souvent, les Wallons ont subi le même sort (par exemple, les nombreux Namurois qui ont combattu aux côtés des Flamands lors de la bataille des Éperons d'Or). Avant le XIX<sup>e</sup> siècle, ce serait d'ailleurs un anachronisme que de parler de « Flandre » (et donc aussi d'art « flamand ») : cette entité n'existait pas encore. N'oublions pas que l'histoire est toujours une construction humaine, et que notre regard sur le passé est conditionné par les circonstances dans lesquelles nous évoluons.

Dans nos régions, le français était déjà présent depuis le Moyen Âge dans les situations formelles. De 1830 jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, la bourgeoisie francophone dominera le Nord comme le Sud du pays, méprisant les dialectes flamands mais aussi wallons parlés alors par les populations. Le « complexe de supériorité francophone » n'est donc pas à l'origine une caractéristique wallonne... À l'époque, pourtant, la Wallonie pouvait être fière de son industrie (houillère surtout) florissante, laquelle attirait nombre de travailleurs venus d'une Flandre alors en pleine crise économique. Ce déséquilibre mécontentait d'ailleurs certains Wallons qui se plaignaient d'une solidarité trop pesante pour le portefeuille de leur région... Les « égoïstes » et les « profiteurs » d'alors n'étaient pas les mêmes qu'aujourd'hui ! Parmi les Flamands venus travailler dans les mines, ceux qui « navettaient » ont grandement contribué à la genèse du stéréotype négatif encore en cours aujourd'hui. Venant de la campagne, ils n'étaient pas qualifiés pour les emplois spécialisés mais abattaient beaucoup de besogne. En outre, leurs conditions de vie misérables donnaient une image de Flamands plutôt rustres, grossiers, ivrognes et bagarreurs. On leur a aussi reproché leur manque de solidarité dans les mouvements syndicaux, ce qui leur a valu une réputation de « briseurs de grèves ».

Le mouvement flamand se développa au départ sur des bases bien légitimes : le désir de voir reconnaître une langue et une culture jusqu'alors méprisées et bafouées. Au début, les Wallons n'en comprenaient pas l'intérêt, et une certaine arrogance était donc ressentie des deux côtés. Le nationalisme wallon, quant à lui, est plutôt une réaction à son homologue flamand, dont les revendications aboutissent peu à peu. Lors des deux guerres mondiales, des « légendes » viennent alimenter ces querelles communautaires, comme le fait que les soldats flamands auraient été plus nombreux à périr sur le front au cours de la première guerre (ils l'étaient en effet, mais pas de beaucoup), ou que le Nord du pays aurait été un « nid » de collaborateurs lors de la deuxième. L'une des raisons d'être du mouvement wallon est la peur de se voir lésés par cette Flandre en marche ; c'est que la situation économique se renverse peu à peu dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. L'industrie wallonne vieillit et, à l'occasion des grèves des années 1960, nombre de Wallons désormais sans emploi descendent dans les rues. En Flandre, au contraire, de nouvelles industries (surtout chimiques) se développent alors, et donnent à la région une force économique encore d'actualité. Quant à la région wallonne, sa situation s'améliore maintenant peu à peu.

Où en est l'enseignement des langues aujourd'hui en Belgique ? Au Nord comme au Sud, le bilan est plutôt mitigé : manque parfois d'enseignants compétents, angoisse à l'idée de s'exprimer, désintérêt des élèves qui préfèrent l'anglais jugé plus facile et plus attrayant... Peut-être cela a-t-il un rapport avec la méconnaissance entretenue entre

Flamands et francophones dans un pays où presque tout, des partis politiques à l'enseignement, est cloisonné ? On ne connaît plus l'autre que par les médias, et l'image que ceux-ci nous en renvoient n'est souvent qu'une vision déformée de la réalité. Ainsi, le discours des fameux « éditorialistes flamands » établit peu à peu le caractère « normal » du fossé entre les communautés. Dans les relations belgo-belges, le poids des mots est trop souvent méconnu. Pourtant, outre qu'ils véhiculent une image de l'exogroupe, ceux-ci contribuent aussi à la construction des autoreprésentations d'un groupe. Par exemple, en se définissant par opposition aux « autres ». Le danger survient lorsqu'on accorde la prééminence à une seule caractéristique pour séparer les groupes, comme la couleur de peau, la religion, ou dans le cas de la Belgique, la langue. On risque alors d'oublier que chaque individu participe en réalité de plusieurs appartenances à la fois : que l'on répartisse tout le monde selon un autre de ces critères, et celui qui était notre ennemi hier deviendra l'un des êtres les plus semblables à nous. Face à la montée des discours simplificateurs qui entretiennent la méconnaissance de l'autre, il est primordial de pouvoir reconnaître le caractère multiple de notre identité. Car la négation de ce caractère peut conduire, sinon à des attitudes racistes et nationalistes, du moins à une perception erronée de la réalité.

### **Pédagogie de la rencontre interculturelle**

La question de l'interculturel dans l'éducation a commencé à se poser dans les années 70, à la suite de grandes vagues d'immigration en Europe. Puis, de la nécessité d'intégrer des groupes minoritaires, on est passé à la volonté d'éduquer les groupes majoritaires à vivre dans une société pluriethnique, pour enfin introduire l'interculturel dans l'enseignement des langues et cultures étrangères. L'acception que l'on donne ici à la *culture* est anthropologique et sociale : d'une part, elle englobe tout ce qui ne ressortit pas à la nature chez l'homme, dans son mode de vie et ses pratiques ; d'autre part, elle représente la grille selon laquelle un individu interprète les comportements humains et construit aussi le sien. Mais quelle est la différence entre l'*interculturel* et d'autres termes comme *multiculturel* ? Même s'ils peuvent parfois se confondre, ils représentent deux approches bien distinctes d'un même phénomène. Le *multiculturalisme* est en fait une réalité qui caractérise la plupart de nos sociétés contemporaines : plusieurs *groupes* culturels coexistent au sein d'espaces proches, mais sans lien véritable entre eux. L'*interculturel* représente, lui, un choix pragmatique face à cette situation : il s'agit de construire une articulation entre les *individus* porteurs de cultures différentes. Plus que le contenu, c'est la démarche de rencontre et d'analyse qui importe. L'apprenant doit à la fois prendre conscience de sa propre culture et découvrir celle de l'autre, dans le but d'arriver à une compréhension de la nature et du fonctionnement de la culture en général. Il faut donc pouvoir s'ouvrir à l'autre sans perdre son identité, et dépasser ses propres habitudes et manières de penser pour percevoir qu'elles ne sont pas la référence absolue. Sur ce chemin, plusieurs écueils sont à éviter, comme le fantasme de l'assimilation (car chacun est soi-même et ne peut donc en aucun cas être l'autre), l'idée simpliste de cultures homogènes et figées (qu'il faut déconstruire pour en révéler les diversités internes et les évolutions), l'exacerbation des différences et, par opposition, le gommage de tout ce qui est autre.

En regard de cours de langue qui négligent souvent l'apprentissage de la culture et les expériences directement en prise sur la pratique des langues vivantes, les échanges représentent un moyen idéal de mettre en œuvre tous ces principes. Dans la pratique, leurs finalités sont multiples et propres aux différents acteurs, de l'État aux élèves en

passant par la direction, les enseignants et les parents : volonté de paix et de communication entre les pays, recherche de prestige pour l'école, pratique de la langue, découverte touristique, expérience affective et relationnelle... Mais comment organiser la rencontre ? Il y a deux étapes primordiales à prendre en compte. Dans un premier temps, l'accent doit être mis sur la relation et la communication interpersonnelle, dans le but non de rejeter ce qui a trait à la nationalité et à la culture, mais de le relativiser et d'individualiser les participants. Ensuite, pour que la rencontre soit réellement « interculturelle », il importe aussi de faire resurgir les différences, de les identifier et de les accepter. Dans cette optique, le travail sur les stéréotypes et les conflits se révélera également d'une grande importance.

Dans la rencontre interculturelle, les stéréotypes et représentations sont primordiaux en ce sens qu'ils médiatisent notre rapport à l'autre. L'autre est différent parce que je le vois différent, et j'ai besoin d'une représentation de l'autre pour le rencontrer. Une attitude « naïve » à l'égard des échanges interculturels est représentée par ce qu'on appelle « l'hypothèse du contact » : grâce à la rencontre, les participants devraient « naturellement » abandonner tous leurs stéréotypes, nécessairement mauvais, à l'égard de leurs partenaires. Or, la participation à un échange donne au contraire souvent l'impression de voir ceux-ci confirmés dans les faits ! C'est qu'on touche ici à des domaines plus profonds et moins rationnels que la seule connaissance intellectuelle. D'où la nécessité de dépoussiérer les échanges de mythes comme l'amitié entre les peuples et la spontanéité, et d'élaborer un véritable projet à partir d'objectifs éducatifs. Il ne s'agira certainement pas de remplacer une « mauvaise » image de l'autre par une « bonne », ce qui serait substituer des stéréotypes à d'autres stéréotypes ! Au contraire, la réflexion suscitée visera à faire prendre conscience aux apprenants de leurs propres représentations, à les déconstruire et par là, à appréhender la manière dont les stéréotypes fonctionnent en général.

Sans pour autant chercher à les exacerber, il faut aussi reconnaître aux conflits une valeur pédagogique. En aucun cas, on n'évaluera la qualité et la « réussite » d'un échange à l'aune de l'absence de problèmes, car ceux-ci permettent, au contraire, une réflexion sur l'expérience d'altérité qui les suscite. Il peut être profitable également d'évoquer explicitement les conflits d'intérêts entre groupes et les antagonismes relatifs aux codes culturels pour les analyser de manière objective. Car à vouloir à tout prix éviter les conflits, on en vient à produire un discours contradictoire qui bloque la réflexion et l'apprentissage, où la différence culturelle est tantôt minimisée car source de tensions, tantôt valorisée en tant que richesse potentielle.

Au sujet des différences aussi, il faudra trouver le juste milieu entre la négation et l'exacerbation. L'expérience de la différence est la clé du « choc culturel », première étape vers la relativisation de sa culture et de ses valeurs. Mais cette rencontre peut avoir un effet déstabilisant qui risque parfois d'entraîner un refus de l'autre ; il convient donc de la gérer. D'un autre côté, lorsque les deux groupes ont plus de points communs que de différences, ces dernières risquent de se voir niées ou minimisées. L'élève évite alors de remettre en question son système de référence habituel, puisqu'il estime que l'autre le partage. Là aussi, un accompagnement pédagogique est indispensable afin de ne pas passer à côté de ces légers décalages entre cultures, subtils mais fondamentaux. Dans tous les cas, la prudence reste de mise, car l'abus de comparaisons et d'analogies risque parfois d'accentuer les stéréotypes ou même d'en construire. De plus, il faut toujours veiller, en comparant deux cultures, à ne pas en valoriser une au détriment de l'autre, ou à rester à un niveau « folklorique » et « exotique ».

Lorsque la rencontre interculturelle est aussi interlinguistique, la question de la langue mérite que l'on s'y attarde. Outre la valeur identitaire de celle-ci, son importance s'impose en tous les cas. Le fait de posséder la langue de l'autre facilite bien sûr l'interaction d'un point de vue objectif, mais subjectivement aussi, celui qui se sent compétent ressentira moins d'incertitude et d'anxiété, et donc plus de facilité à entrer en communication. Il y a donc là matière à travailler en classe, que ce soit au niveau de la compréhension, de la production ou de la réflexion métalinguistique, afin d'aider le jeune à surmonter l'insécurité qui s'impose à tout qui se trouve dans un environnement allophone. Diverses dimensions gagneront ainsi à être abordées, de l'humour à l'implicite, des codes culturels au langage familier et aux expressions en passant par les périphrases ou même le mime.

D'autres points pratiques sont encore à envisager dans l'organisation d'un échange : la préparation des jeunes comme des organisateurs, la planification des activités (sans oublier les jeux !), qui devront chercher avant tout à créer le plus d'occasions de rencontre possible... On visera à varier les types d'activités, qui impliqueront tour à tour l'action, l'affectivité, le domaine de l'être et de la personnalité, ainsi que l'intellect et la connaissance. D'un point de vue plus général, il faudra aussi veiller à la parité et à la réciprocité de l'échange, de même qu'à sa durée (l'idéal étant de prévoir plusieurs contacts à différents moments). N'oublions pas que la relation culturelle est avant tout une élaboration progressive, un double mouvement d'ouverture à l'autre et de retour sur soi.

### **Expérience pratique : un projet d'échange scolaire**

L'échange dont il s'agit ici a été organisé avec trois classes de cinquième secondaire général, l'une de l'Institut de la Vallée Bailly (Braine-l'Alleud) et les deux autres de Mater Dei (Leuven). Durant l'année scolaire 2002-2003, les élèves se sont rencontrés trois fois une journée : en novembre, en février et en mai. Tout au long de cette expérience, en collaboration avec les professeurs et stagiaires des deux écoles, j'ai tenté de mettre continuellement en valeur les deux étapes nécessaires à la rencontre vues plus haut : d'une part, individualiser les participants en variant les activités (jeux, discussions...) pour établir une communication interpersonnelle, et d'autre part, susciter une réflexion sur les différences et ressemblances, les stéréotypes et même les conflits. Mon objectif n'était pas, bien sûr, de modifier les représentations des élèves en tant que telles, mais plutôt de les amener à connaître un peu mieux l'autre communauté en même temps que de s'interroger sur leur propre culture et leurs propres représentations pour en appréhender de manière plus approfondie les mécanismes sous-jacents. Par ailleurs, j'ai soumis les participants à deux questionnaires, avant et après l'échange, tant pour observer les évolutions survenues dans leurs représentations que pour recueillir leur avis sur l'expérience.

#### ***Novembre : la première rencontre***

La première journée, « en terrain neutre » (une salle louée à la commune), était entièrement bilingue, et chacun pouvait choisir la langue dans laquelle il souhaitait s'exprimer. Comme c'était la première fois que les jeunes se rencontraient, on a tenté avant tout de privilégier la relation et la communication. La prise de connaissance était donc un objectif fondamental. Plusieurs moyens ont été mis en œuvre à cette fin : le principe des « catégorisations chevauchantes », tout d'abord, à l'aide de cartes à jouer (rouge pour

une école, noire pour l'autre) qui ont servi à former des groupes pour les différentes activités (par exemple en séparant pairs et impairs). Les jeux ont également été de la plus grande importance pour susciter bonne ambiance et esprit de groupe, tant les petits jeux (comme de se classer le plus vite possible par ordre de taille, ordre alphabétique des prénoms...) qu'un plus grand jeu de coopération (réaliser 20 épreuves données en moins d'une heure).

Comme point de départ de la réflexion, il s'agissait aussi pour les élèves de découvrir les représentations et les stéréotypes que Flamands et Wallons ont les uns des autres. Pour cela, les jeunes se sont séparés en petits groupes, chacun avec un animateur, pour discuter de leurs idées sur la base des réponses à la première enquête. Si l'on en croit la mise en commun qui y fit suite, la discussion fut très productive, et grâce à cette confrontation de points de vue, certains ont déjà découvert des choses qu'ils ne savaient pas sur les autres.

Enfin, sur un plan plus théorique, il fallait que les jeunes se fassent une première idée de ce que sont les stéréotypes et de la manière dont ceux-ci fonctionnent. Cette fois, c'est un jeu sur fiches<sup>6</sup> qui a aidé à dégager les grands traits des stéréotypes à partir de l'idée intuitive des élèves. Les participants reçoivent trois fiches vierges sur lesquelles ils notent une idée sur les stéréotypes. Après avoir repris les cartes, j'en redistribue deux à chacun. Les cartes restantes sont étalées sur une table, afin que chaque élève échange ses fiches pour avoir en main deux idées qui lui plaisent. Ensuite, les joueurs troquent leurs trouvailles entre eux. Puis, ils se regroupent entre personnes qui ont les mêmes idées. Chaque groupe (mixte !) sélectionne les trois cartes qu'il préfère, et compose sa définition du stéréotype sur cette base. Tout le monde se rassemble enfin et des représentants de chaque groupe présentent leur définition aux autres.

Cette première journée a passé comme une flèche, et l'enthousiasme des participants a fait beaucoup pour la bonne ambiance générale. Dans l'euphorie faisant suite à cette première rencontre, certains ont dit avoir déjà corrigé des stéréotypes qu'ils avaient de l'autre communauté... en attendant le rendez-vous de février pour creuser plus loin cette « deuxième impression » !

### ***Février : journée à Leuven***

Ce dernier s'est passé à Leuven, ce qui a permis aux élèves de (faire) découvrir une ville et une école. Pour ce faire, l'une des classes de Mater Dei avait préparé un jeu de découverte de la ville avec épreuves et commentaires « touristiques ». Les jeunes ont également assisté ensemble à une heure de cours « normale », pour voir comment cela se passait dans l'autre langue.

Au niveau de la relation interpersonnelle, il fallait bien sûr faire plus ample connaissance. C'est ce qu'ont permis d'autres petits jeux, ainsi que des épreuves sportives et ludiques en groupes (« dessinez c'est gagné », construire une pyramide humaine, marquer des paniers et mimer des mots).

L'objectif principal de cette deuxième rencontre était d'aller plus loin dans la réflexion sur les deux communautés. Pour cela, l'accent a été mis sur la culture anthropologique afin de faire ressortir les différences (et les ressemblances) entre Flandre et Wallonie. Les élèves se sont répartis en trois carrefours : l'un sur la musique, l'autre sur la télévi-

---

<sup>6</sup> B. Hourst et S. Thiagarajan, *Les jeux-cadres de Thiagi*, 2001, pp. 27-51.



sion et le troisième sur les fêtes et traditions. Le but de l'activité était à la fois de découvrir une facette de la culture de l'autre, mais aussi de réfléchir sur sa propre culture, puisqu'il avait été demandé à l'avance aux élèves de préparer une présentation sur leur sujet (musique, télévision ou traditions). La consigne était : en rapport avec mon thème, qu'est-ce que je considère comme représentatif de ma communauté, et comment voudrais-je le présenter aux autres ? Au sein de chaque carrefour, les deux présentations ont été suivies d'un débat dont les questions principales étaient : quelles sont les divergences et ressemblances entre les deux cultures, qu'est-ce que les élèves savaient déjà et qu'est-ce qu'ils ont découvert... ? Ensuite, chacun des trois groupes a présenté une synthèse de sa discussion aux deux autres. Dans tous les groupes, l'atelier a permis de découvrir de nouvelles réalités sur l'autre communauté, et partout aussi, on est arrivé finalement à la même conclusion nuancée : les deux communautés diffèrent l'une de l'autre, mais ne sont pas si différentes ; elles ont des points communs.

Enfin, il ne faut pas oublier l'aspect linguistique de cette journée : il a été convenu qu'elle se passerait entièrement en néerlandais, ce qui implique un effort des deux côtés : pour les néerlandophones, de faire attention à parler le plus clairement possible pour être compris de tous, et pour les francophones, de surmonter la gêne que ressent toute personne qui essaye de s'exprimer dans une langue étrangère. Tout cela ne fut pas sans poser quelques problèmes. En effet, certains francophones n'ont pas fait énormément d'efforts pour parler en néerlandais, tandis que les néerlandophones manquaient parfois d'attention ou de respect pour les Wallons qui essayaient de parler. La barrière linguistique, invisible lors de la première rencontre, s'est montrée bien présente cette fois-ci, et en matérialisant les difficultés de compréhension entre cultures, elle a fait prendre conscience aux élèves que la rencontre de l'autre ne va pas de soi. C'est cela aussi, l'expérience de la différence...

### ***Mai : à Braine-l'Alleud***

L'objectif linguistique de la troisième journée était le même que celui de la deuxième, mais cette fois, en français. En effet, les Brainois accueillèrent les Louvanistes chez eux. Le deuxième but de cette rencontre correspondait, lui aussi, à ce qui s'est vécu à Leuven : découvrir ou faire découvrir une ville et une école. Ainsi, les élèves de la Vallée Bailly ont à leur tour préparé un jeu de ville pour leurs invités, et tous ont assisté à une heure de cours « normale ».

Un point très important de cette troisième rencontre était l'aspect relationnel : c'est qu'il s'agissait de rendre cette dernière journée inoubliable ! Comme à l'habitude, les petits jeux en grand groupe n'ont donc pas manqué, comme par exemple le « jeu du journal ». Dans le cercle des joueurs, une chaise reste vide. Celui qui est assis à la droite de cette chaise doit se déplacer le plus rapidement possible dessus avant que la personne qui se trouve au milieu ne frappe la place avec un journal roulé, sinon, le retardataire remplace ce dernier au milieu. Comme les autres, ce jeu a provoqué bien des fous rires... Qui a dit que les « grands » n'aimaient plus s'amuser ? Par ailleurs, une activité de mime et d'expression a permis d'induire un climat propice à la réflexion en commun : les participants se déplacent dans la salle, et je donne successivement différentes consignes : marcher plus ou moins vite, de manière joyeuse, pressée, saluer les personnes qu'on croise, leur montrer qu'on sait « faire une chose formidable » (grimace, pirouette, saut...), marcher à deux... Ensuite, par petits groupes, les élèves forment un tableau vivant pour faire deviner un pays aux autres. Les solutions facilement trouvées ont ainsi fourni un exemple de l'utilité des stéréotypes pour la cognition sociale. Malgré

le caractère inhabituel de ce type d'activité , les élèves y ont tous « accroché » et se sont impliqués... signe sans doute que l'ambiance de groupe était bien installée !

Enfin, la réflexion a porté cette fois sur une notion fondamentale dans les relations interculturelles : l'identité. Le premier partage en petits groupes visait à cerner les diverses appartenances qui composent celle-ci en général. Pour cela, chacun était invité à trouver un mot pour définir l'identité de sept personnes décrites en quelques lignes (par exemple, un Japonais habitant à Wezembeek-Oppem et parlant à la fois anglais et japonais) en justifiant son choix. Comme, bien évidemment, tous ne proposaient pas les mêmes réponses, le débat a permis de mettre en évidence le caractère multiple et subjectif de l'identité. Plus tard dans la journée, les jeunes ont réalisé un collage individuel sur le thème : représenter son identité personnelle, et ce à travers ses différentes appartenances. Ensuite, chacun a présenté sa réalisation au sein des petits groupes. La plupart des jeunes se définissent d'abord par des traits de personnalité, hobbies, histoire personnelle... et les concepts d'appartenance nationale ou communautaire leur semblent de prime abord moins importants. Néanmoins, si l'on essaye de généraliser, la plus grande partie des élèves se sentent d'abord Belges. Ensuite, ceux qui ressentent le plus l'appartenance à une communauté sont les Flamands, tandis que les autres se définissent plus comme francophones que comme Wallons.

Cette troisième journée a été, de l'avis de tous, la plus réussie de l'échange. Comme les participants se connaissaient mieux qu'au début, la gêne des premiers instants a laissé place à des moments de réflexion profonde, mais aussi d'amusement partagé, ce qui a donné en outre aux élèves comme aux professeurs l'envie de rester en contact...

### **Questionnaires et évaluation**

D'après les questionnaires, on constate peu de différences entre les deux groupes, de même que peu de changements frappants après l'expérience en ce qui concerne le sentiment d'appartenance et l'attitude envers l'autre communauté (le plus souvent indifférente). Par ailleurs, avant l'échange, la plupart des élèves disent n'avoir que des contacts réduits avec l'autre langue. Après, un peu moins de la moitié signalent une augmentation, surtout à l'oral.

Avant l'expérience, la différence est plutôt frappante du point de vue des catégories cognitives auxquelles les jeunes pensent spontanément quand on évoque l'autre communauté : si les Wallons ressentent fort tant le conflit que l'union, les Flamands, eux, voient surtout dans la Wallonie une terre de vacances. Et tous évoquent des différences géographiques, culturelles et de caractère. En outre, beaucoup d'élèves ont des représentations qu'ils identifient consciemment comme des stéréotypes. Et l'image qu'ils ont d'eux-mêmes n'est pas souvent partagée par les membres de l'autre communauté, mais ils imaginent relativement bien la manière dont les autres les perçoivent.

Après l'échange, les évolutions les plus marquantes sont à peu près identiques dans les esprits des élèves tant francophones que flamands. D'un point de vue linguistique, la plupart se sont rendu compte des compétences des néerlandophones et des manques de leurs partenaires wallons. Beaucoup ont aussi noté le sentiment identitaire différent dans les deux groupes : si un grand nombre de francophones se sentent surtout belges, ce n'est pas le cas des Flamands qui font souvent montre d'une forte appartenance à leur communauté. Pour ce qui est des traits de caractère, si tous regrettent la timidité des uns et des autres, qui empêche parfois les contacts sociaux, une chose est sûre : ils

se sont trouvés mutuellement très sympathiques, et ont pour la plupart supprimé leur sentiment que les autres étaient « nuls », « bêtes », impolis, mal habillés, rustres et boursoufflés... Bref, comme le résume très bien une élève : « contrairement à ce que je pensais, ce ne sont pas des bourrins » !

De l'avis de tous les élèves, les activités qui les ont le plus poussés à communiquer sont les jeux, les discussions en petits groupes et les collages sur l'identité. De même, les activités qui ont appris le plus de choses aux jeunes sur les membres de l'autre groupe sont souvent les mêmes que celles citées ci-dessus : comme le dit un des jeunes, c'est lorsqu'on communique qu'on peut apprendre des choses sur les autres ! L'expérience a suscité chez de nombreux élèves une réflexion sur les différences entre les deux communautés. La majorité dit avoir découvert que les deux groupes se ressemblaient, qu'ils étaient finalement tous belges, et qu'ils pouvaient très bien vivre ensemble sans conflit. Un grand nombre de participants jugent également l'expérience enrichissante, et disent avoir pu réfléchir sur les stéréotypes, souvent pour passer au-delà des plus simplistes. Le plus grand regret des élèves ? Ils en veulent encore ! Beaucoup réclament une plus grande continuité dans l'échange et déplorent des rencontres trop courtes, trop espacées et trop peu nombreuses.

S'il faut évaluer un échange en regard des objectifs de départ, celui-ci a été, à mon avis, plutôt réussi... D'une part, un contact a été établi entre les élèves. Ils se sont rendu compte qu'ils avaient finalement beaucoup de points communs, et, pour caricaturer un peu, que les autres n'étaient pas les « barbares » qu'ils imaginaient ! D'autre part, ils ont aussi envisagé leurs différences culturelles et linguistiques, tout en expérimentant qu'il était possible de s'entendre malgré celles-ci. Bref, ils ont tout simplement vécu une rencontre interculturelle... En mettant sur papier mon témoignage de l'expérience menée, ainsi que la base théorique qui la sous-tend, je voudrais donner aux professeurs de langue ou autres éducateurs l'envie de se lancer dans un tel échange. Sans prétention d'exhaustivité ni de vérité absolue, j'espère en tout cas que ces quelques outils les aideront à concrétiser un projet aussi enthousiasmant que passionnant !

### Note bibliographique

- Abdallah-Preteceille, Martine, *L'éducation interculturelle*, Paris, P.U.F., 1999, coll. Que sais-je ? .
- Amossy, Ruth et Herschberg Pierrot, Anne, *Stéréotypes et clichés. Langue. Discours. Société*, Paris, Nathan, 1997, coll. Nathan université. 128. Lettres et sciences sociales.
- Blampain, Daniel, Goosse, André, Klinkenberg, Jean-Marie et Wilmet, Marc, sous la dir. de, *Le français en Belgique. Une langue, une communauté*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1997, Département De Boeck & Larcier.
- De Carlo, Maddalena, *L'interculturel*, s.l., CLE International, 1998, coll. Didactique des langues étrangères.
- Demorgon, Jacques et Lipiansky, Edmond Marc, sous la dir. de, *Guide de l'interculturel en formation*, Paris, Retz, 1999, coll. Au cœur de la formation.
- Maskens, Alain, *Monoflamands et Monowallons ? Errances et dangers des idéologies mono-identitaires. Essai*, Paris-Bruxelles, La Longue vue, 2000.
- Morelli, Anne, Dierickx, Ludo, Lesage, Dieter, e.a., *Le racisme : élément du conflit Flamands-francophones ?* Bruxelles, Labor, 1998.

- Nuttin, Joseph, *Het stereotiep beeld van Walen, Vlamingen en Brusselaars. Hun kijk op zichzelf en op elkaar. Een empirisch onderzoek bij universitaires dans Mededelingen van de Koninklijke Academie voor wetenschappen, letteren en schone kunsten van België. Klasse der letteren*, Bruxelles, Palais des Académies, 38<sup>e</sup> année, n° 2, 1976.
- Quairiaux, Yves, *Le stéréotype du Flamand en Wallonie. Explications économiques et sociales (1880-1940)* dans Pirotte, Jean, sous la dir. de, *Stéréotypes nationaux et préjugés raciaux aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Sources et méthodes pour une approche historique*, Louvain-la-Neuve – Leuven, Recueil de Travaux, 1982, pp. 138-151.
- Quairiaux, Yves et Pirotte, Jean, *L'image du Flamand dans la tradition populaire wallonne depuis un siècle dans Res publica. Revue de l'Institut belge de science politique. Tijdschrift van het Belgisch Instituut voor wetenschap der politiek*, vol. XX, n° 3, 1978.
- Van Dam, Denise et Nizet, Jean, *Wallonie. Flandre. Des regards croisés*, Bruxelles, Éditions De Boeck Université, 2002, coll. Pol-His. Politique & Histoire.

## Annexes

### I. Enquête : premier volet

#### 1. Renseignements pratiques

- Code : ...
- Année, classe, options : ...
- Âge : ...
- Sexe : ...
- Ville + province : ...
- Depuis combien de temps apprends-tu le néerlandais ? : ...
- À raison de combien d'heures par semaine ? : ...

#### 2. Réponds aux questions A à F par « jamais (J) », rarement (R), parfois (P), souvent (S), très souvent (T) » (+ Préciser si « autre »)

##### A. Est-ce que tu te sens appartenir à ... ?

- La Belgique : ...
- La Wallonie : ...
- Bruxelles : ...
- La Communauté française de Belgique : ...
- Ta province : ...
- Ta « sous-région » (ex. : le pays de Herve) : ...
- L'Europe : ...
- La communauté francophone internationale : ...

##### B. Est-ce que tu éprouves les sentiments suivants à l'égard de la Flandre et des Flamands ?

- Partenariat : ...
- Conflit : ...
- Sentiment fraternel : ...
- Indifférence : ...

##### C. Est-ce qu'il t'arrive de parler néerlandais dans les situations suivantes ?

- Vie pratique : magasins, gare... : ...
- Vacances : ...
- Famille : ...
- Amis, connaissances : ...
- Autre : ... : ...

D. Est-ce qu'il t'arrive d'écrire en néerlandais dans les situations suivantes ?

- Vie pratique : papiers administratifs,  
lettre de demande de renseignements... : ...
- Famille, amis, connaissances : ...
- Internet : ...
- Autre : ... : ...

E. Est-ce qu'il t'arrive d'écouter du néerlandais dans les situations suivantes ?

- Télévision : ...
- Radio : ...
- Spectacles : ...
- Musique : ...
- Autre : ... : ...

F. Est-ce qu'il t'arrive de lire du néerlandais dans les situations suivantes ?

- Vie pratique : documents informatifs, affiches,  
horaires, lettre de renseignements... : ...
- Famille, amis, connaissances : ...
- Journaux, revues : ...
- Livres, BD : ...
- Internet : ...
- Autre : ... : ...

3. À quoi te font penser les mots « Flandre, Flamands » ? Donne cinq mots ou groupes de mots.

- ...
- ...
- ...
- ...
- ...

4. Dans la liste de mots, sélectionne à chaque fois 5 mots, et note le chiffre qui y correspond (+ Si tu en ressens la nécessité, précise éventuellement ce que tu entends par tel ou tel mot.)

A- 5 mots pour caractériser les Flamands, selon toi

- ...
- ...
- ...
- ...
- ...

B- 5 mots qui expriment les stéréotypes que les gens attribuent généralement aux Flamands

- ...
- ...
- ...
- ...
- ...

C- 5 mots pour caractériser les Wallons / francophones (de Belgique), selon toi

- ...
- ...
- ...
- ...
- ...

D- 5 mots que tu penses que les Flamands utiliseraient pour caractériser les Wallons / francophones (de Belgique)

- ...
- ...
- ...
- ...
- ...

5. Qu'est-ce que l'échange que ta classe va vivre cette année avec une classe flamande représente pour toi ? Qu'est-ce que tu en attends ?

## II. Enquête : deuxième volet

1. Réponds aux questions A et B par « jamais (J) , rarement (R) , parfois (P) , souvent (S) , très souvent (T) »

(+ Préciser si « autre »)

A. À la suite de cet échange, est-ce que tu te sens appartenir à ... ?

- La Belgique : ...
- La Wallonie : ...
- Bruxelles : ...
- La Communauté française de Belgique : ...
- Ta province : ...
- Ta « sous-région » (ex. : le pays de Herve) : ...
- L'Europe : ...
- La communauté francophone internationale : ...
- Autre : ... : ...

B. À la suite de cet échange, est-ce que tu éprouves les sentiments suivants à l'égard de la Flandre et des Flamands ?

- Partenariat : ...
- Conflit : ...
- Sentiment fraternel : ...
- Indifférence : ...
- Autre : ... : ...

2. Usage de la langue. Laisse la bonne réponse telle quelle et barre celle qui ne te convient pas

A. À la suite de cet échange, la quantité de contacts que tu as avec le néerlandais a-t-elle changé ?

OUI – NON

B. Si oui, dans lesquels de ces quatre domaines y a-t-il eu des changements, et s'agit-il d'une augmentation ou d'une diminution ?

- Écrire : augmentation – diminution
- Parler : augmentation – diminution
- Lire : augmentation – diminution
- Écouter : augmentation – diminution

3. Représentations personnelles et stéréotypes sur les Flamands

A. À la suite de cet échange, y a-t-il eu des changements dans ta pensée, tes idées sur les Flamands et sur l'image que tu as d'eux ? (Ceci concerne autant les changements positifs que négatifs.) Barre la réponse qui ne te convient pas.

OUI – NON

- B. Quelles idées ou quelles images ont été renforcées, confortées ?
- C. Quelles idées ou quelles images as-tu supprimées, laissé tomber ?
- D. Quelles idées ou quelles images ont été transformées, remplacées par d'autres ?
- E. Quelles nouvelles idées ou images as-tu découvertes, apprises ?

#### 4. Représentations personnelles et stéréotypes sur les Wallons / francophones (de Belgique)

A. À la suite de cet échange, y a-t-il eu des changements dans ta pensée, tes idées sur les Wallons / francophones (de Belgique) et sur l'image que tu as d'eux ? (Ceci concerne autant les changements positifs que négatifs.) Barre la réponse qui ne te convient pas.

OUI – NON

B. Si oui, en quoi ?

#### 5. Représentations personnelles et stéréotypes de l'autre groupe

C. À la suite de cet échange, penses-tu qu'il y a eu des changements dans la pensée, les idées de tes partenaires flamands sur les Wallons / francophones (de Belgique) et l'image qu'ils en ont ? (Ceci concerne autant les changements positifs que négatifs.) Barre la réponse qui ne te convient pas.

OUI – NON

D. À ton avis, quelles idées ou quelles images ont été renforcées, confortées ?

E. À ton avis, quelles idées ou quelles images ont-ils supprimées, laissé tomber ?

F. À ton avis, quelles idées ou quelles images ont été transformées, remplacées par d'autres ?

G. À ton avis, quelles nouvelles idées ou images ont-ils découvertes, apprises ?

#### 6. Évaluation de l'échange

A. Tout au long de cet échange, quelles sont les activités qui t'ont le plus incité et aidé à communiquer avec l'autre groupe ?

B. Tout au long de cet échange, quelles sont les activités qui t'ont le plus appris de choses sur tes partenaires flamands et leur culture ?

C. Tout au long de cet échange, quels ont été les problèmes que tu as ressentis ? Qu'est-ce qui a été un obstacle à la rencontre de l'autre groupe ?

D. En général, qu'est-ce que cet échange t'a apporté, qu'est-ce que tu en as retenu ?

E. En général, dans cet échange, qu'est-ce qui a manqué ? Qu'est-ce que tu regrettes ? Qu'est-ce qui ne correspondait pas à tes attentes ?

#### 7. Remarques, commentaires éventuels

### **III. Liste de mots**

- 1) Ambitieux / Eerzuchtig
- 2) Auto-dérision, peut rire de soi / Zelfspot
- 3) Agricole, rural / Plattelands, landelijk
- 4) Attaché aux particularités locales (habitudes, dialecte de la région,...) / Streekgebonden, gehecht aan plaatselijke bijzonderheden (gewoontes, dialect,...)
- 5) Balourd, sans-gêne, rustre / Boers, plat, ongegeneerd
- 6) Battant, courageux, tenace / Vechter, moedig, hardnekkig
- 7) Bon vivant / Bon-vivant, bourgondisch
- 8) Calme / Kalm
- 9) Cherche la rentabilité / Zoekt rentabiliteit
- 10) Complexe d'infériorité, manque de confiance en soi / Minderwaardigheidscomplex, gebrek aan zelfvertrouwen
- 11) Convivial, jovial, courtois / Gemoedelijk, joviaal, hoffelijk
- 12) Créativité / Creativiteit
- 13) Curieux (dans un sens positif) / Nieuwsgierig, leergierig
- 14) Colérique / Driftig
- 15) Démocratie / Democratie

- 16) Dynamique / Dynamisch
- 17) En crise / In crisis
- 18) Envahissant / Opdringerig
- 19) Fier de son histoire / Trots op zijn geschiedenis
- 20) Forte identité collective / Sterke groepsidentiteit
- 21) Esprit grégaire, esprit de troupeau / Kuddegeest
- 22) Immobilisme, manque de dynamisme / Stilstand, stagnatie, gebrek aan dynamiek
- 23) Impulsif / Impulsief
- 24) Individualiste / Individualistisch
- 25) Industriel / Industrieel
- 26) Intolérant / Onverdraagzaam
- 27) Inventif / Vindingrijk
- 28) Jaloux / Jaloers
- 29) Laxisme, laisser-faire / Laksheid, laisser-faire
- 30) Lent / Langzaam
- 31) Matérialiste / Materialistisch
- 32) Méfiant / Wantrouwig
- 33) Modernité / Moderniteit
- 34) Modestie / Bescheidenheid
- 35) Organisé, structuré / Georganiseerd, methodisch
- 36) Ouvert (vers l'extérieur, le monde) / Open (voor de buitenwereld)
- 37) Paresseux / Lui
- 38) Passif / Passief
- 39) Pauvre (matériellement) / Arm
- 40) Pluralisme, diversité, multiculturel / Pluralisme, verscheidenheid, multicultureel
- 41) Pragmatique (tourné vers l'action) / Pragmatisch (op actie gericht)
- 42) Prend son temps / Neemt zijn tijd
- 43) Prestigieux héritage culturel / Prestigieus cultureel erfgoed
- 44) Prétentieux, arrogant / Verwaand, arrogant
- 45) Profiteur / Profiteur
- 46) Progressiste, tourné vers le futur / Progressief, op de toekomst gericht
- 47) Raciste / Racistisch
- 48) Raffiné / Geraffineerd
- 49) Recherche de prestige / Nastreven van prestige
- 50) Renouveau, renaissance / Heropleving
- 51) Replié sur sa communauté / In zijn eigen gemeenschap teruggetrokken
- 52) Revendicatif / Veeleisend
- 53) Riche (richesse matérielle) / Rijk
- 54) Rigueur / Strengheid
- 55) Solidarité / Solidariteit
- 56) Spontané / Spontaan
- 57) Susceptible / Overgevoelig
- 58) Tourné vers le passé, traditionaliste, conservateur / Op het verleden gericht, ouderwets, conservatief
- 59) Travailleur / Werker
- 60) Triomphaliste, vantard / Triomfantelijk, opscheppend